QUELQUES CONSIDÉRATIONS

N° 127.

HYGIÉNIQUES

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 juillet 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ARISTIDE LE COUTEUX, du Mans,

Département de la Sarthe.

...Y a-t-il au monde un être plus faible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant?....

J.-J. ROUSSEAU, Nouvelle Héloïse.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RECAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Suppléant.*
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Suppléant.*
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A. LE COUTEUX.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A LE COUTEUX.

AVANT-PROPOS.

Le sujet que j'ose aborder est grave, important et par ses résultats immédiats et par l'immense influence qu'il exerce sur la vie entière. Ma tâche est difficile, sans doute ; entre des opinions souvent opposées, la route est glissante et la critique implacable : la critique ! véritable épée de Damoclès, toujours menaçante, inexorable comme elle. N'importe, puisqu'il me faut courber sous sa pointe redoutable, je tâcherai du moins de m'entourer de quelque faveur en m'adressant aux mères, bien sûr d'être écouté avec bienveillance en leur parlant de l'objet de leurs plus tendres affections.

Tous les législateurs anciens avaient tellement senti l'immense résultat qu'on peut attendre d'un bon système d'éducation appliqué au jeune âge, qu'ils en avaient consacré les préceptes dans les lois qu'ils donnaient à leur patrie. Aussitôt qu'un enfant était né, l'état tout entier était intéressé, non à sa conservation telle quelle, mais à sa bonne conser-

vation, et son éducation était soumise à la surveillance expresse des magistrats. Elle consistait presque tout entière dans les exercices du gymnase, et le développement souvent prodigieux des forces musculaires était le résultat qu'on obtenait, et à peu près le seul qu'on se proposât.

Nos mœurs ont subi sur ce point de grandes modifications. Nos sociétés modernes, moins turbulentes, reposant sur des bases plus solides que celles que fait la force, n'ont plus autant besoin, pour veiller à leur conservation, de cette jeunesse infatigable et belliqueuse sur laquelle, au contraire, reposait le salut des anciennes républiques. Un Spartiate vigoureux, qui savait aimer sa patrie et bien tuer son ennemi, avait acquis le complément de sa perfectibilité sociale : du reste, on façonnait son jeune cœur à l'amour de vertus factices, monstrueuses; on y étouffait tout sentiment d'affection, on brisait tous les liens qui l'attachaient à sa famille, à ses proches..... Admire qui pourra une telle perversion de la nature, pour moi je ne le saurais.

Sans doute, chez nous, un tel abus de l'éducation physique n'est ni possible, ni désirable; mais n'est-on pas tombé dans l'excès opposé, en donnant tout au développement de l'intelligence, et négligeant presque complètement nos facultés physiques; je dis plus, en les énervant par la mollesse et

les précautions ? De nos jours, ce grave inconvénient a été vivement senti. Des hommes animés de l'amour du bien public en ont fait un objet spécial de méditations ; mais la plupart, malheureusement, ont plutôt donné des préceptes, fruits de hautes spéculations philosophiques et d'une application presque impossible, qu'un plan d'éducation simple et à la portée de toutes les conditions. *Locke*, comme il le dit lui-même, n'écrit que pour les gentilshommes. C'est fort bien; mais la société n'est pas uniquement composée de gentils-hommes ; voilà déjà, selon moi, un grave inconvénient. *Rousseau* se place dans une sphère d'idées si élevée au-dessus de nos mœurs, de nos usages, qu'il est impossible de l'y suivre lorsqu'on en vient à l'application ; mais combien dans les détails, il se montre supérieur au philosophe anglais !

L'Émile est remplie de vues profondes, philosophiques, de préceptes sages, précis, au-dessus de toute critique. Quelle pureté de style ! quelle brûlante conviction !.... Aussi son apparition a fait époque dans nos mœurs, et l'on peut dire que *Rousseau* a *régenté* son siècle. Le maillot proscrit, le lait et les soins maternels rendus au nourrisson, la douceur substituée à la sévérité et aux châtimens corporels, le bonheur conjugal et les charmes de la vie privée reprenant leurs droits, tels sont les résultats obtenus.

Mon but ici est surtout de m'occuper de la partie physique de l'éducation. Pour le remplir, je vais prendre l'enfant au moment de sa naissance, suivre rapidement son développement progressif, indiquer les soins qu'il réclame à ses différens âges ; enfin je terminerai par quelques mots sur les inconvéniens et les dangers de l'éducation des colléges.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

HYGIÉNIQUES

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANS.

Au sortir du sein de sa mère l'enfant commence une nouvelle vie; il passe, comme l'a dit *Buffon*, d'un élément dans un autre. Vivant depuis neuf mois, environné de toutes parts par un liquide, il se trouve à l'instant de la naissance tranporté dans un milieu tout différent. L'air frappe à la fois presque tous ses organes; le froid et toutes les sensations brusques, qui le saisissent pour ainsi dire, l'excitent douloureusement. Ses muscles entrent en contraction, il s'agite, il se débat, et de cette espèce de lutte résulte la première inspiration, le premier cri. Ce cri est une expression de douleur. Mais doit-on s'en étonner, lorsque l'on songe aux nombreuses modifications qui viennent l'assaillir au même moment. A un liquide onctueux, d'une température douce, uniforme, succède brusquement et sans intermède le contact d'un fluide froid, irritant. Toute la circulation se trouve en un instant pervertie. Le sang quitte sa route habituée pour s'en frayer une nouvelle; deux organes jusque là inactifs, les poumons, vont prendre tout à coup un surcroît de vie, recevoir dans leurs mailles un fluide vivifiant, et devenir le siége d'une importante fonction à laquelle la mère avait jusques alors pourvu.

L'enfant est né, il a jeté son premier cri de vie. Doit-on le laisser

pendant quelque temps entre les cuisses de la mère, sous prétexte qu'il y est moins exposé aux transitions brusques dont je viens de parler, qu'il y respire un air déjà échauffé, et partant plus analogue au milieu qu'il vient de quitter, sorte de passage ménagé par la nature? Cette opinion a été combattue, et je crois avec raison. Il y a bien un autre danger à laisser un être aussi faible, aussi impressionable, exposé aux émanations délétères qui s'élèvent du lit de travail. Aussitôt que la respiration sera bien établie, le premier soin sera donc d'enlever l'enfant, pour lui donner d'autres soins qu'exige son état.

Je ne dirai rien de la section, ni de la ligature du cordon ombilical; c'est le médecin, d'ailleurs, qui en est chargé, et la manière dont est faite cette petite opération est loin d'avoir l'importance que lui prêtent beaucoup de personnes. Je passe au lavage de l'enfant, sur lequel différentes opinions ont été professées.

Pendant les derniers mois de la gestation, la peau du fœtus sécrète une matière grasse à laquelle on donne le nom de matière *sébacée*, et qui à l'époque de la naissance recouvre en général toute la surface du corps et spécialement certaines parties. De plus, pendant la crise douloureuse de l'accouchement, le corps de l'enfant a été souillé par une foule d'autres matières dont il est urgent de le débarrasser. Cet enduit sébacé, quelquefois très-tenace, résiste souvent aux lotions chaudes; on peut en faciliter la dissolution au moyen d'un corps gras. Quelques personnes conseillent d'ajouter au bain du vin ou même de l'eau-de-vie; mais à quoi bon? Craint-on que la peau déja si tendre ne ressente pas assez vivement l'excitation des agens extérieurs? Une semblable addition ne saurait être que nuisible.

Buffon dit que les Laponnes laissent leurs nouveau-nés dans la neige, jusqu'à ce que le froid les ait saisi au point d'arrêter la respiration, qu'elles les plongent ensuite dans l'eau chaude. Pendant la première année elles les lavent trois fois par jour dans l'eau froide; plus tard elles leur font prendre des bains froids trois fois par semaines. Les Indiens de l'Isthme de l'Amérique se plongent impunément dans l'eau froide pour se rafraîchir lorsqu'ils sont en sueurs.

Loocke conseille le bain froid pour l'enfant qui vient de naître; il appuie son opinion de l'exemple des anciens Germains. Il cite aussi les Irlandais et certains montagnards d'Écosse, qui, de son temps encore, se trouvaient fort bien de cet usage, qu'ils conservaient religieusement pour leur enfans.

Rousseau, tout en conseillant de faire tiédir l'eau, dit que cette précaution n'est pas indispensable. Toutefois il engage à s'y conformer, en ayant soin de diminuer graduellement la température du bain, de manière à amener les enfans à pouvoir le prendre froid dans toutes les saisons. Cependant combien de personnes lui font dire, par ignorance ou par mauvaise foi, qu'ils faut les précipiter tout d'abord dans l'eau glacée.

Que conclure des faits rapportés par *Buffon* et par *Loocke?* Que le bain froid n'est pas mortel à tous les nouveau-nés; que le fils d'un robuste montagnard Écossais, d'un Irlandais peut être assez vigoureux pour résister à semblable épreuve, et même en acquérir de nouvelles forces, graces à l'énergie primitive de sa constitution; mais partir de là pour vouloir établir cet usage parmi nous, ce serait commettre une erreur grave et désastreuse pour le plus grand nombre. Il est peu d'enfans qui subiraient impunément l'épreuve de cette cruelle coutume, et ce serait, en quelque sorte, rétablir sous une autre forme cette monstrueuse loi de Sparte, qui condamnait à la mort tout enfant contrefait ou faible, qui ne promettait à l'état ni force, ni santé.

L'enfant lavé et bien essuyé, il s'agit de le vêtir. Allons-nous le laisser garotter comme un forcené? On a peine à croire qu'une semblable pratique ait jamais été mise en usage; mais il n'appartient qu'à l'homme de fournir des exemples d'une pareille extravagance. Une fois qu'il s'est écarté des sages lois tracées par la nature, il erre sans guide et sans frein.

Ce temps n'est pas éloigné, où les mères souffraient que l'on emprisonnât ainsi le fruit de leurs amours. L'enfant était étendu sur un lange, les bras et les jambes placés dans une extension forcée, et main-

tenus dans cette position au moyen de ce lange que l'on relevait, et que l'on assujétissait fortement par un grand nombre d'épingles; puis une large bande était roulée depuis les pieds jusqu'à la tête, et, sous ses doloires serrés, comprimait les bras et les jambes du pauvre innocent, de manière à lui interdire tout mouvement. Ainsi enseveli, il offrait l'image d'une momie vivante, s'épuisait en vains efforts pour recouvrer sa liberté, et n'avait pour ressource que des cris de rage et de douleur. Avec quelle force d'éloquence et de raisonnement *Rousseau* s'élève contre cette dangereuse coutume; ses efforts ont heureusement été couronnés du succès. Le maillot, du moins aussi ridicule, est à peu près proscrit des villes; mais il s'est réfugié dans les campagnes, où l'on sait que la routine exerce une influence si puissante. Dans les villes même, il s'en faut beaucoup que les nouveaunés jouissent de toute la liberté dont ils ont besoin; on les serre encore, on les comprime, on craint de leur laisser trop de liberté, on les façonne à l'esclavage (1).

Vous craignez, dites-vous, que votre enfant ne prenne quelque fâcheuse position; qu'il ne devienne bossu, contrefait; qu'il ne se casse quelque membre; que sa frêle organisation n'ait pas assez de consistance pour se soutenir sans le secours de tous ces moyens. Vaines chimères! et ne voyez-vous pas que toutes vos dangereuses précautions tendent directement à ce résultat. Les animaux, les sauvages sont-ils moins bien faits que nous? Espérez-vous comprimer impunément des muscles à peine ébauchés? des os encore mous et flexibles? des organes tendres, inhabiles encore à remplir leurs fonctions mêmes dégagés de toutes ces entraves? Vous les déformez ces membres, vous paralysez les muscles, vous y suspendez la circulation et la nutrition; vous rétrécissez la poitrine, vous empêchez les côtes

(1) *Buffon* a dit : « L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une bière; tant qu'il conserve figure humaine, il est enchaîné par nos institutions. » (Hist. nat., t. 4, p. 190.)

de se mouvoir, vous les contournez; la respiration est incomplète, le poumon ne peut admettre tout l'air que réclament les besoins de l'organisme; de là une hématose imparfaite, des congestions sanguines, des apoplexies. Enfin, de la compression de l'abdomen et des efforts que fait l'enfant pour se dégager, naissent des hernies toujours très-fâcheuses, même à cet âge. Échappe-t-il à tous ces dangers? plus tard, peut-être, il en subira les conséquences. Vainqueur à six mois de toutes vos entraves, il meurt à vingt ans d'une phthisie qui en est la suite. Mais le maillot est avantageux pour les nourrices, pour les bonnes, il exempte de surveiller l'enfant; on le plante dans son berceau, et on s'occupe d'autre chose; il crie, il rugit, il étouffe, on n'en tient compte. Il baigne dans ses urines, dans ses excrémens, on en voit rien, et c'est fort commode. Mère, ô tendre mère! Surveille toi-même ton jeune nourrisson; remplis toi-même ses soins si pénibles, si dégoûtans pour tout autre, si délicieux pour toi; où tu seras trompée, et tu te prépares peut-être des regrets éternels.

Quels seront donc les vêtemens du nouveau-né? « Des langes flottans et larges, a dit *Rousseau*, qui laissent tous ses membres en liberté, et ne soient ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour qu'il ne sente les impressions de l'air. Placez-le dans un grand berceau bien rembourré où il se puisse mouvoir à l'aise, et sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre, laissez-le développer et étendres ses petits membres » (Ém. l. 1, p. 73). Que pourrais-je ajouter à des préceptes si sages, si éloquemment exprimés? Mais fortifions, s'il se peut, par des faits, ils doivent convaincre tout le monde.

Au rapport de *Buffon*, « les Siamois, les Japonais, les Indiens, les Nègres, les sauvages du Canada, de Virginie, du Brésil, et la plupart des peuples de l'Amérique méridionale couchent leurs enfans nus sur des lits de coton suspendus, ou les mettent dans des espèces de berceaux recouverts de pelleterie. » (Hist. nat. de l'homme, p. 457.) L'exemple de ces peuples n'est certainement pas indifférent; mais sans aller si loin chercher nos preuves, voyons chez nous ce qui

se passe. Il est d'observation, et personne de bonne foi ne pourra le contester, qu'il est beaucoup plus rare de voir des tailles contrefaites depuis que les enfans sont moins étroitement comprimés dans leurs langes. Ce fait bien constaté convaincra-t-il tout le monde? Je ne sais. Quelques personnes s'obstinent encore à nier les bons effets de la vaccine. Que manque-t-il à leur conviction? Ce ne sont pas les faits, j'espère.

Une chemise et une camisolle fort larges, lâchement assujéties au moyen de cordons, jamais d'épingles, elles ont trop souvent déterminé des accidens; un lange de laine ou de coton, séparé du corps par une *couche* en lin, et mollement replié, de manière à ne gêner aucun mouvement, seulement pour empêcher l'action directe de l'air, voilà les seuls vêtemens qui conviennent à l'enfant qui vient de naître; encore ne doivent-ils être conservés que pendant les deux premiers mois; ils seront remplacés par une simple robe de laine ou de coton, suivant la saison.

Est-il nécessaire de garantir la tête par quelque vêtement? Je ne le pense pas; cette partie est naturellement peu impressionnable au froid; elle n'y devient sensible que par nos précautions mal entendues. Les enfans ont toujours la tête chaude; il est donc inutile de la leur couvrir; je dis plus, il est nuisible. On ne peut par là qu'augmenter la perspiration déjà fort abondante de cette partie, y développer des croûtes laiteuses dont j'aurai occasion de parler par la suite, et favoriser les congestions cérébrales auxquelles les enfans sont déjà si prédisposés. Si cependant vous craignez trop un rhume, on peut accorder, surtout en hiver, un simple petit bonnet de mousseline, large, léger, surtout dépourvu de sous-mentonnières. Ces liens sont dangereux, ils peuvent, dans les différens mouvemens de l'enfant, exercer sur les vaisseaux du cou une compression fâcheuse.

Cependant, le besoin de l'alimentation ne tarde pas à se faire sentir chez le nouveau-né. On voit ses lèvres, sa langue se contracter, s'agiter, et chercher instinctivement le mamelon qui doit lui fournir sa

première nourriture, Doit-on le lui présenter de suite, ou attendre quelque temps? Le bon sens indique assez qu'il est bon que la mère se repose une ou deux heures. Pendant ce temps on lave et on habille l'enfant; et s'il crie, s'il semble chercher le sein, on peut alors le donner à sa mère, qui possède seule le vrai moyen de faire cesser ses cris et de le consoler; mais c'est une erreur grave, qu'il est bon de dénoncer, que de croire que le nouveau-né ne doit être présenté au sein qu'au bout de trois jours, lorsque la fièvre de lait s'est manifestée. Est-il avantageux de lui faire prendre avant quelque autre chose? *Buffon* conseille de lui faire avaler un peu de vin sucré, dans le dessein, dit-il, de disposer l'estomac à la digestion, et de favoriser l'expulsion des mucosités qui feraient *cailler le lait.* Est-il possible qu'un grand homme se soit abusé au point de conseiller une pratique aussi meurtrière! Confier du vin à des organes aussi délicats, pour qui un lait très-séreux est souvent un modificateur excitant très-énergique. Voyez ses grimaces, il détourne la tête, il éloigne de ses faibles mains la coupe empoisonnée. Respectons toujours les sages lois de la nature; elles sont pour nous le fil d'Arianne qui doit nous empêcher de nous égarer. Lui donnera-t-on de l'eau sucrée? Et pourquoi donc se creuser le cerveau à chercher tant de moyens? Espérérez-vous faire mieux que la nature, qui depuis neuf mois prépare avec tant de soin un liquide si bien approprié aux besoins de l'enfant? Quel est le chimiste qui pourra remplacer ce premier lait séreux, peu nutritif, qui sollicite doucement l'action des intestins, et provoque l'expulsion du méconium?

La meilleure nourriture, la seule que l'on doive administrer, c'est le lait maternel; on ne saurait trop insister sur cette importante vérité. Des motifs graves, des considérations du plus haut intérêt pour sa propre santé et celle de son enfant pourront seuls détourner la mère de ce devoir rigoureux; mais ces cas sont des exceptions rares, sur lesquels je reviendrai. L'allaitement est si impérieusement ordonné par la nature, que la femme qui s'en dispense expose elle et son enfant à une foule de dangers.

Examinons d'abord quels sont les dangers pour la mère. Depuis le moment de la conception, l'utérus est devenu le siége d'une nutrition surabondante; il prend un accroissement considérable; son tissu, plus vivant, plus gorgé de sucs, semble avoir complètement changé d'organisation; les artères qui s'y rendent acquièrent un calibre prodigieux. Après l'accouchement, cette surabondance de vie devenue inutile et sans but, peut se convertir tout à coup en un état morbide fort grave et malheureusement trop fréquent. Qui ne sait la quantité de femmes qui succombent dans nos hôpitaux, où pour l'ordinaire elles sont privées de leur enfant! Quels sont donc les moyens que la nature emploie pour prévenir les dangers qui menacent la femme? Précisément la sécrétion laiteuse. Les seins deviennent à leur tour un centre de fluxion, qui fait une heureuse diversion au travail dont l'utérus était le siége. Cette importante sécrétion agit donc ici comme dérivative; elle occupe suffisamment les forces de l'organisme pour donner à la matrice le temps de se dégorger et de revenir sur elle-même. Les lochies coulent abondamment, la fièvre de lait se fait à peine sentir; en un mot, les suites de couche se terminent presque toujours sans danger chez les mères qui allaitent. Rarement on observe ces graves phlegmasies du péritoine et des organes du bas-ventre, ces abcès *laiteux*, ces vastes foyers purulens du sein, ces subinflammations de l'utérus, qui, après avoir abreuvé le reste de la vie de dégoûts et de souffrances, viennent aboutir au squirrhe ou au cancer.

Les dangers pour l'enfant ne sont pas moins nombreux. Où trouver, en effet, un lait aussi bien approprié à ses besoins que celui préparé par sa mère? Sera-ce une étrangère qui le lui fournira? Mais où la trouver cette étrangère, accouchée ainsi à point nommé pour se charger de votre fils? Ordinairement une nourrice se présente, et pourvu qu'elle offre l'extérieur et les apparences de la santé, qu'elle soit bien constituée, qu'elle ait un teint fleuri, des seins bien développés, un nourrisson vigoureux, on la tient pour bonne. Mais ici que de fraudes à redouter! Combien n'a-t-on pas vu de femmes emprunter l'enfant de leur voisine, plus vivant, pour le présenter en place du leur, et se

faire agréer? Combien d'autres, afin d'augmenter le volume de leurs seins, laissent le lait s'y accumuler long-temps d'avance, et en imposent par cette supercherie? Jugez comme ce lait, échauffé par son long séjour dans les mamelles, concentré par l'absorption, va se trouver en rapport avec les forces digestives du nouveau-né. Une longue suite d'indigestion, des vomissemens, des coliques, des diarrhées en seront le résultat inévitable; heureux encore encore si à ces symptômes on n'oppose pas les sirops de chicorée, de fleurs de pêcher, de rhubarbe, éternelle pharmacopée des nouveau-nés.

Mais enfin vous la trouvez cette nourrice rare; comme vous, elle vient d'être mère; comme vous, elle possède tous les élémens d'une bonne alimentation pour votre enfant. Et les soins, et la tendresse maternelle, les comptez-vous pour rien, ou plutôt les attendez-vous de celle qui abandonne son fils pour le vôtre? « Celle, dit *Rousseau*, qui « nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien, est une mauvaise « mère; comment sera-t-elle une bonne nourrice? » Il est un autre danger, rare il est vrai, mais malheureusement trop réel, qui ferait frissonner la mère jusque dans ses entrailles, si dans son innocence elle eût pu le soupçonner. La nourrice a toutes les apparences de la santé; elle est fraîche, robuste; vous la croyez saine, et cependant circule dans ses veines un virus honteux épouvantable, qui tue la vie jusque dans ses sources, véritable poison que votre enfant va sucer avec le lait. Mais vous êtes sûrs de la femme..., l'êtes-vous du mari? Cette crainte n'est point une chimère; il n'est point d'années où les environs de Paris n'en présentent de nombreux exemples.

Cependant il est des circonstances où l'allaitement maternel n'est pas praticable. L'abus que nous faisons de la civilisation, la mollesse dans laquelle vivent beaucoup de femmes, les écarts de régime, les excès de tout genre détériorent leur constitution, engendrent chez elles une foule d'infirmités et de maladies qui pourraient exercer sur l'enfant une fâcheuse influence. Telle est l'extravagance de nos habitudes, de nos mœurs, qu'elles mettent une mère dans la cruelle nécessité, et pour l'intérêt même de son enfant, de le confier à une

étrangère. D'autres fois, sa faiblesse native ne lui permet pas d'entreprendre une tâche aussi fatigante; enfin les seins sont mal conformés, dépourvus de mamelons, ou si peu développés que la sécrétion laiteuse ne s'y fait pas, et dès-lors l'allaitement est de toute impossibilité.

Dans ces circonstances, quel parti prendre? Choisira-t-on une nourrice?... donnera-t-on à l'enfant le trayon d'un des animaux qui nous fournissent habituellement notre lait?... ou bien lui donnera-t-on simplement le lait de vaches avec certaines précautions que j'indiquerai?... Chacune de ces méthodes a ses avantages et ses inconvéniens.

Choisira-t-on une nourrice? J'ai déjà fait pressentir combien ce choix est difficile et délicat. Il est tellement important, que, pour se décider, on ne saurait s'entourer de trop de précautions : sa constitution, son état de santé habituel, sa moralité (1), son âge (il est à désirer qu'elle soit jeune), ses occupations, le lieu qu'elle habite, doivent être soumis à un examen sérieux. Il faudrait aussi pouvoir s'assurer de la qualité du lait; mais ici tous nos moyens sont trompeurs. Quelle connaissance précise retirer de son aspect, de son odeur, de son goût même, de la manière dont il se comporte par l'ébullition, de sa consistance? Et quel est le médecin assez confiant dans ces moyens pour prononcer en conscience, après un tel examen, sur sa qualité bonne ou mauvaise? Chercherons-nous à nous aider des expériences de la chimie? Si utile dans une foule d'autres applications à la médecine, la chimie est ici complètement insuffisante. Les seuls signes qui

(1) Je suis loin d'admettre tout ce que l'on a dit relativement aux influences de la moralité et des passions de la nourrice sur son élève. Les passions vives, les accès de colère, les émotions profondes, impriment sans contredit au lait de nombreuses modifications sous le rapport de ses qualités. Mais croire que, par une sorte de contagion, ce lait porte en lui le germe de ces mêmes passions dont il va pour ainsi dire imprégner le nourrisson, voilà ce que je nie. La contagion est dans l'exemple funeste qu'il a chaque jour devant les yeux.

puissent nous rassurer sur la qualité du lait, sont la santé, la vigueur du nourrisson, et l'époque récente de l'accouchement. Cette dernière condition est essentielle ; car, quelque vigueur que présente le nourrisson, soyez assuré que, si l'accouchement a eu lieu à une époque déjà éloignée, le lait ne convient plus à l'enfant qui vient de naître, et pourra même lui être très-nuisible.

Mais je suppose ce choix fait, on a rencontré une *bonne* nourrice. La fera-t-on venir de la campagne à la ville, afin de pouvoir surveiller les soins qu'elle doit donner à l'enfant? Cette idée, séduisante d'abord, et qui semble parer à tous les inconvéniens de l'allaitement mercenaire, est loin de pouvoir soutenir un examen un peu approfondi. Enlevée ainsi tout à coup à ses travaux, à ses habitudes, à sa famille, elle ne tardera pas à contracter de la tristesse, une véritable nostalgie, qui aura sur sa santé et sur son lait les plus fâcheuses influences. Ces accidens qui se manifesteront partout, quel que soit d'ailleurs le lieu où elle se trouvera transportée, seront bien plus prononcés encore, si du sein de la campagne elle passe dans une ville populeuse. Aux causes morales viendront s'en joindre de physiques non moins puissantes. Un air impur, chargé de vapeurs et de miasmes, le défaut d'exercice, une alimentation toute différente, devront promptement altérer sa santé, et la contraindre de retourner à son ménage et à ses occupations. Il est d'ailleurs très-important pour le nouveau-né, puisqu'il ne doit pas jouir des bienfaits de l'allaitement maternel, qu'il soit éloigné des émanations délétères des villes, et qu'il trouve au moins dans la respiration d'un air pur une compensation à la privation qu'il éprouve.

L'air des grandes villes tue les hommes faits, à plus forte raison est-il pernicieux au premier âge. Presque tous les étrangers qui viennent à Paris y font d'ordinaire une maladie d'acclimatement; beaucoup même ne peuvent s'y faire, et sont obligés de fuir son atmosphère. Combien de maladies rebelles à tous les moyens de l'art, cèdent au contraire très-bien à l'habitation prolongée de la campagne. Il est donc important que l'enfant respire, au moins pendant ses premières

années, l'air pur des champs, afin d'y acquérir une énergie de constitution qui lui permette de résister plus tard à toutes ces causes de mort.

Ceci s'applique surtout aux classes peu aisées, qui habitent dans des quartiers bas et humides des chambres plus humides et plus malsaines encore. Il s'applique à certaines professions qui nécessitent une vie récluse dans des rez-de-chaussées mal aérés, sombres, où ne pénètrent jamais les salutaires rayons du soleil; professions d'ailleurs qui, par les occupations qu'elles entraînent, détournent complètement la mère des soins que réclame son enfant. Il faut de toute nécessité alors, ou qu'il reste constamment couché, sous l'influence de causes de destruction sans cesse agissante, ou bien qu'il soit confié à une gouvernante, autre inconvénient majeur.

C'est vraiment un tableau digne de compassion que l'aspect de ces malheureux petits êtres étiolés, rabougris, assaillis d'infirmités à l'âge où une sorte de vapeur vitale devrait gonfler toutes leurs chairs, et leur donner cette mine riante et fleurie qui fut toujours l'apanage de l'enfance. Dans de telles circonstances, l'intérêt de l'enfant exige donc impérieusement qu'il soit confié à une nourrice et éloigné du toit maternel.

C'est tout autre chose lorsqu'il s'agit des classes aisées; ordinairement logées dans des quartiers sains, dans des appartemens secs et bien aérés, elles ont beaucoup moins à redouter les influences malfaisantes dont je viens de parler. D'ailleurs, la mère, uniquement occupée des soins de son ménage, peut disposer de tout le temps qu'exige son enfant, et par conséquent tout ce que j'ai dit sur ce point ne lui est plus applicable. Les vastes jardins publics, où circule un air vif, incessamment purifié par de nombreux végétaux, lui offrent une ressource précieuse dont elle devra s'empresser de profiter pour y promener son enfant; et il suffit d'avoir examiné avec un peu de soin ceux que l'on y rencontre journellement, pour apprécier tous les avantages de ces promenades. La mère nourrira donc de son lait, à moins qu'elle ne se trouve dans une des exceptions dont j'ai parlé; mais, je le répète,

ces cas exceptionnels sont rares, et il est peu de femmes qui, avec de la bonne volonté et de la persévérance, ne puisse venir à bout de surmonter des difficultés qui d'abord paraissaient très-grandes.

L'habitation de la nourrice est une chose qui mérite aussi toute l'attention des parens. En effet, combien de maladies en quelque sorte attachées à certaines localités, circonscrites dans une vallée, dans une gorge de montagnes, produites par une eau insalubre!... Il faut, autant que possible, choisir un lieu élevé, un air vif; on doit éviter avec grand soin les lieux bas et voisins des marécages. Sa demeure doit être vaste et bien éclairée, chose rare à la campagne, où, pour l'ordinaire, des chambres encombrées de lits n'ont d'autres ouvertures que la porte et une étroite fenêtre, qui souvent encore est fixée à demeure sans pouvoir s'ouvrir. On néglige trop, sans doute, ces précautions sanitaires; à peine si elles entrent en ligne de compte dans le choix du lieu où l'on envoie le nouveau-né, et cependant il n'en est point qui méritent mieux toute la sollicitude des parens. On voit tous les inconvéniens attachés à l'allaitement étranger; il est difficile que l'on puisse tous les éviter; mais moins on en laissera subsister, plus près on sera de la perfection.

On peut encore suppléer au lait maternel par celui des animaux domestiques, dont on présente le trayon au nouveau-né. Le lait d'ânesse est celui dont les qualités se rapprochent le plus de celui de femme; mais il ne serait peut-être pas sans danger d'exposer l'enfant aux mouvemens brusques de cet animal. Le même inconvénient se présente pour la vache. La chèvre, au contraire, se prête très-facilement à ce petit manége, et, lorsqu'il a été continué pendant quelque temps, elle vient d'elle-même s'offrir à son nourrisson, et lui témoigne même un certain attachement. Le lait de chèvre, plus abondant en matière caséeuse, contient moins de beurre que celui de vache. Lorsque l'animal broute en liberté et peut se livrer à son penchant pour les lieux escarpés et les plantes odorantes, son lait acquiert un arôme qui le rend facile à reconnaître. Il jouit de propriétés légèrement toniques dont on peut tirer parti pour les enfans d'une con-

stitution lymphatique. Mais ce mode d'allaitement n'est pas toujours commode à employer : il exige presque l'habitation à la campagne, et est rarement mis en usage.

Une autre méthode, plus généralemnt employée et plus facile, consiste à faire prendre au nouveau-né du lait de vache que l'on coupe d'abord avec moitié d'une décoction d'orge, pour le rendre moins nourrissant et plus semblable au premier lait que lui eût fourni sa mère. On peut même y ajouter une petite quantité de miel, afin de lui donner, autant que possible, les propriétés légèrement laxatives du collostrum, et favoriser l'expulsion du méconium. J'ai vu employer cette méthode de différentes manières : les uns se contentent de faire boire l'enfant, en lui mettant entre les lèvres l'extrémité d'un vase terminé en bec, et lui versent ainsi dans la bouche le mélange de lait et d'eau d'orge. Mais l'enfant n'est pas fait pour boire; il ne sait que sucer, et de cette manière il avale une grande quantité d'air qui se précipite dans la bouche en même temps que le liquide; il est d'ailleurs très-exposé à s'engouer et à tousser.

Une autre considération doit engager à préférer la méthode suivante : il est très-important que des mouvemens de succion précèdent chez l'enfant la déglutition des liquides. Cette succion est aussi nécessaire pour lui que l'est pour nous la mastication. Par les mouvemens qu'elle imprime aux parotides, et aux glandes sublinguales et sous-maxillaires, elle détermine la sécrétion d'une grande quantité de salive, qui, mêlée aux liquides, les rend plus facilement assimilables.

Pour remplir ce but, et imiter autant que possible le procédé de la nature, même en la trompant, on introduit dans une fiole à longue et étroite embouchure un mélange tiède de lait et de décoction d'orge; on ferme cette embouchure avec une éponge fine, taillée en forme de mamelon que l'on y enfonce légèrement, et lorsque l'enfant a besoin d'alimens on lui présente ce petit appareil. Il saisit l'éponge entre ses lèvres, et par des mouvemens de succion, fait arriver le liquide dans sa bouche. Ce procédé, très-simple, réclame une grande propreté;

on doit avoir plusieurs éponges préparées d'avance, les nétoyer avec grand soin chaque fois qu'on s'en est servi, et les tenir continuellement dans l'eau fraîche; sans ces précautions, elles conservent toujours dans leurs interstices un reste de lait qui fait aigrir celui avec lequel on les met en contact. Il existe des biberons en porcelaine que M. *Delacoux* a fait fabriquer lui-même : ils sont sans doute plus commode que le simple appareil que je viens de décrire; mais aussi, s'ils viennent à être brisés, ils sont moins faciles à remplacer.

Pendant les premiers jours qui suivent sa naissance, l'enfant n'éprouve guère que deux besoins, dormir et prendre des alimens; il tette peu et souvent; et à peine a-t-il avalé quelques gorgées, que déjà il se rendort sur le sein même. Mais peu à peu, et à mesure que le lait devient plus consistant, l'appétit revient moins souvent, le sommeil est moins continu, et l'enfant, plus attentif aux objets qui l'environnent, commence à exercer ses sens : son lit n'est plus uniquement pour lui un lieu de repos; pendant les intervalles du sommeil il agite ses petits membres, il les exerce, et fait, à son insu même, leur première éducation. La lumière et les corps brillans frappent surtout sa vue, et tous ses efforts tendent constamment à diriger ses yeux de leur côté. On doit toujours faire en sorte que la lumière se trouve directement en face, jamais sur les côtés; sans cette précaution les yeux pourraient prendre cette direction vicieuse connue sous le nom de *loucher*.

Pendant cette première période l'enfant ne réclame d'autres soins que ceux indispensables d'une propreté scrupuleuse; à cet égard on ne saurait prendre trop de soins, on ne saurait pécher par excès: n'épargnez pas l'eau; que chaque fois qu'il aura été sali par ses excrémens il soit lavé, épongé de manière à le débarrasser complètement de toutes ses ordures. Le séjour de l'urine et des fèces enflamme la peau, y détermine des éruptions douloureuses, qui rendent l'enfant criard et très-exigeant. Les gouvernantes et les nourrices se contentent la plupart du temps de les changer de linge, ce qui est tout à fait insuffisant. Il est bon de temps en temps de leur faire prendre de

petits bains tièdes de cinq à six minutes; ils entretiennent la souplesse et la propreté de la peau, et favorisent sa perspiration.

Les indispositions que les enfans éprouvent à cet âge proviennent presque toutes du dérangement ou du retard qu'éprouve l'excrétion de l'urine et des selles; et cela est si vrai, que dans le plus grand nombre des cas on parvient à faire cesser leurs cris en facilitant ces fonctions. Mais gardons-nous bien ici de la manie de droguer, malheureusement si commune : des frictions légères opérées sur tout l'abdomen, des embrocations huileuses sur la même partie, un bain tiède, suffiront toujours pour rétablir le calme, bien mieux que tous les sirops purgatifs que j'ai si souvent vu conseiller et quelquefois mettre en usage. Si cependant les accidens persistaient, si l'enfant n'avait pas fait de selles depuis long-temps, on pourrait les provoquer avec un suppositoire légèrement excitant, tel que celui fait avec le savon : ce moyen est souvent suivi d'un succès instantané.

Une pratique très-contraire, et généralement répandue, surtout parmi les nourrices, consiste à bercer l'enfant; pour cela elles ont des berceaux dont les pieds, cloués sur des segmens de cercle, se prêtent très-facilement aux mouvemens d'oscillation que l'on veut leur imprimer. Quel peut être l'effet de cette pratique? Si une indisposition, une colique sont la cause de l'insomnie et des cris de l'enfant, vous aurez beau le bercer, vous ne le guérirez point, vous ne l'endormirez point, à moins que les mouvemens oscillatoires ne soient portés au point de déterminer vers le cerveau une congestion qui n'est pas sans danger. Si l'enfant ne dort pas, tout simplement parce qu'il n'en a pas besoin, laissez-le tranquille ; pourquoi le faire dormir malgré lui? Ou bien si vous le bercez, tant pis pour lui et pour vous; ce sont bien des contrariétés que vous vous préparez ainsi qu'à lui : vous lui faites contracter une habitude sans laquelle il ne pourra plus s'endormir, et désormais, lorsqu'il sera éveillé, il criera jusqu'à ce qu'on vienne le bercer. C'est une observation que tout le monde a pu faire ; pour moi j'en ai été frappé bien des fois : combien de marmots n'ai-je pas vus, plein de vie et de santé, bien éveillés dans leur ber-

ceau, crier jusqu'à ce qu'on vînt les balancer ainsi, et recommencer dès qu'on cessait de les satisfaire. Votre enfant ne dort pas; eh, mon Dieu! il a du temps et de reste pour cela; prenez-le, promenez-le autour de la chambre, cela lui fera mille fois plus de bien que tous vos balancemens : il s'instruit, il acquiert de l'expérience pendant tout ce temps, puis il s'endort de lui-même sur vos bras, et vous le remettez dans son lit, où il continue son somme.

Le berceau, ou plutôt le lit du nouveau-né doit être composé d'une manière fort simple : point de laine, et surtout point de plume; ces deux matières sont trop chaudes; elles excitent une abondante transpiration, qui peut facilement les altérer. Tout bonnement un matelas de crin, ou mieux encore de balle d'avoine. Comme toutes les matières végétales, cette dernière substance s'altère difficilement, et d'ailleurs peut, sans grande dépense, être souvent renouvelée. Pourquoi des rideaux autour du berceau? Pourquoi soustraire l'enfant à l'action tonique de la lumière et d'un air courant? On le circonscrit dans une atmosphère chaude, qu'il sasse et ressasse dans ses poumons, long-temps après qu'il en a épuisé le principe vivifiant. Je voudrais que mon enfant s'endormît au grand air, à la lumière, au bruit même, et je ne crois pas qu'il serait moins vigoureux et moins facile que tous ceux que l'on entoure de tant de précautions.

J'ai déja dit combien les soins de propreté sont indispensables au nouveau-né; cette proposition, émise d'une manière générale, n'a pas besoin de commentaires, et il ne se trouvera personne, je pense, qui n'en sente toute la vérité. Mais si nous entrons dans quelques détails, nous trouverons peut-être des préjugés bien répandus et bien difficiles à déraciner. Le cuir chevelu est, à cet âge, le siége d'une abondante perspiration, dont la matière desséchée forme sur cette partie des croûtes grisâtres plus ou moins épaisses, que les nourrices regardent comme d'un bon augure, et se gardent bien d'enlever. Ces croûtes, appelées *laiteuses*, sous l'influence de la cause qui leur a donné naissance, vont toujours en augmentant d'épaisseur et d'étendue, et finissent par former une calotte épaisse et dure, qui recouvre

quelquefois tout le sommet de la tête. Une inflammation chronique s'empare du cuir chevelu, avec démangeaison vive; plus tard, l'ulcération et la suppuration de cette partie en sont la suite presque inévitable. Il est peu d'enfans qui n'aient présenté de semblables affections.

Lorsque les choses en sont à ce point, le moyen le plus efficace pour faire tomber ces croûtes est de couper les cheveux à leur niveau, et de panser avec des cataplasmes émolliens; les croûtes se ramollissent, et ne tardent pas à tomber; et les ulcérations, s'il en existe, se cicatrisent alors sans difficulté. Mais il est un moyen bien facile d'empêcher la maladie d'arriver jusqu'à ce point, et même de la prévenir : que chaque jour la tête de l'enfant soit nettoyée, frictionnée avec un brosse douce; que même de temps à autre elle soit lavée avec une eau de savon légère, pour enlever le détritus de l'épidérme et de la perspiration. Loin que ces précautions puissent nuire à votre enfant, soyez certain, au contraire, qu'il s'en portera beaucoup mieux.

Cependant l'enfant, qui passait toute sa vie à dormir, et n'était retiré de cet état que par le besoin de prendre de la nourriture, augmente peu à peu le cercle de ses relations; il devient sensible aux excitans extérieurs, il voit, il entend, il écoute, il palpe; son lit, naguères si nécessaire, si indispensable, devient pour lui, pendant la veille, une prison où il ne faut pas le laisser enfermé; il s'y ennuie, et le manifeste par ses cris. Qu'on le prenne alors, et qu'on le promène d'abord dans l'appartement; cet exercice passif, le seul dont il soit encore susceptible, lui est extrêmement salutaire, il fortifie tous ses organes, et rend la circulation plus active et plus régulière. Ce n'est pas tout : ses sens, à peine ébauchés, ne lui apportent d'abord que de fausses idées; la vue surtout ne lui donne aucune connaissance de l'espace; il croit tous les objets au bout de son bras, et veut les saisir avec ses mains. Peu à peu, par une éducation insensible, toutes ses idées seront rectifiées par ces mêmes sens, devenus plus habiles. *Rousseau* a dit que l'éducation commençait avec la vie; je le crois, et tous nos soins doivent dès-lors tendre à la rendre plus parfaite.

Plus tard, il ne sera plus suffisant de le promener dans un appar-

tement ; le contact du grand air, de la lumière, a une influence trop précieuse pour que l'enfant y reste soustrait sans préjudice pour sa santé : qu'on se garde donc bien de le tenir renfermé, et de redouter pour lui les dangers imaginaires de ces deux agens. Sans doute il serait peu convenable, à l'instant de sa naissance, de l'exposer tout de suite à un air vif et à l'action directe des rayons solaires ; mais il faut par gradations l'aguérir promptement avec tous ces agens d'excitation.

Pendant les premiers mois, on doit toujours avoir le soin de porter les enfans sur un oreiller assez long pour qu'ils soient soutenus dans toute leur longueur ; il est surtout fort important que leur tête, alors si lourde, ne soit pas abandonnée à la seule action des ligamens: toute la colonne vertébrale, formée de segmens moitié osseux, moitié cartilagineux, ne pourrait résister qu'imparfaitement aux poids réunis de la tête et de tous les viscères, si l'enfant était tenu dans une situation verticale. Tenu dans la position horizontale, sans l'intermédiaire d'un oreiller, la pression n'étant point uniformément répartie, et n'agissant que sur des points isolés, aurait encore des inconvéniens.

Lorsque les enfans ont acquis un peu plus de forces, il est bon de les livrer à eux-mêmes sur un tapis que l'on tend au milieu de la chambre ou en plein air, lorsque le temps et les localités le permettent, et sur lequel ils peuvent prendre leurs ébats tout à leur aise. Cette pratique, on ne peut plus salutaire, permet aux enfans de faire agir leurs muscles, de développer leurs membres tout juste dans la proportion de leurs forces. Qu'ils s'exercent eux-mêmes dans un endroit sans danger, où ils ne puissent tomber ni rien faire tomber sur eux ; qu'ils fassent eux-mêmes leurs premiers essais, et que l'expérience soit leur institutrice. Ne vous hâtez point de vouloir les faire marcher, chaque fonction a son temps marqué par la nature ; la progression surtout est une de celles qu'il est fort dangereux d'avancer ; elle exige de la part des organes qui y concourent un grand nombre de conditions et des efforts très-compliqués. La colonne vertébrale est le pivot sur le-

quel repose alors le poids de la tête et des viscères thoraciques et abdominaux : il faut donc qu'elle présente une assez grande solidité pour y résister efficacement. Jetons un coup-d'œil rapide sur l'état dans lequel elle se présente à cet âge.

Les vingt-quatre petis os qui la composent sont à cette époque presque cartilagineux : il n'y a d'ossifiée que la partie qui concourt à former la canal rachidien. Les corps des vertèbres, au lieu de présenter une surface large et plane, ne se correspondent que par des surfaces étroites, arrondies, et qui nécessairement tendront à se déplacer à droite ou à gauche, et à abandonner leurs rapports normaux, pourvu qu'un effort un peu puissant tende à les presser les uns contre les autres. Les apophyses épineuses, qui jouent un si grand rôle dans la station, en augmentant la longueur du lévier que représente chaque vertèbre, sont à peine marquées, et ne fournissent aux muscles du dos qu'une insertion insuffisante. Les ligamens sont mous et peu prononcés; enfin, l'ensemble du rachis, au lieu des trois courbures qui plus tard donneront tant de facilité pour la station et la progression, n'en présente qu'une générale dont la concavité antérieure tend à porter dans ce sens le poids de tout le tronc.

Si nous continuons d'examiner les autres organes qui concourent à ces deux fonctions, nous les trouverons dans des conditions tout aussi défavorables. Le bassin, très-oblique et peu développé, rend la base de sustentation très-circonscrite et les chutes en devant presque inévitables. La cuisse, la jambe, le pied sont peut-être moins avancés encore sous le rapport de leur organisation. Le fémur, cartilagineux à ses deux extrémités, ne présente point encore cette courbure dont la convexité antérieure reporte en arrière le poids du corps. Il en est de même du tibia et du péroné; ils sont cartilagineux et peu propres à supporter des efforts. Le tarse ne présente que des cartilages, et l'on ne pourrait, sans danger d'y produire des déplacemens, leur confier le poids du corps entier; preuve évidente que l'enfant n'est point destiné à marcher, et qu'on ne l'y force qu'en dépit de lois de son organisation. Ainsi, point de lisières....., point de charriots....;

toutes ces mécaniques sont essentiellement nuisibles : outre les inconvéniens d'une station prématurée, elles ont encore celui non moins grave de comprimer la poitrine et de s'opposer à son libre développement.

Et d'ailleurs croit-on avec ces machines gagner beaucoup de temps ? Je suis loin de le penser, et l'expérience prouve chaque jour combien elles sont loin d'atteindre leur but ; en effet, elles ne peuvent avancer le travail organique qui doit donner à la colonne rachidienne ses courbures normales, aux os leur solidité, aux ligamens leur résistance ; et le poids du corps se trouvant prématurément confié à des organes qui ne sont point encore aptes à le recevoir, devra nécessairement y déterminer une configuration vicieuse. Je crois ces dangers très-réels ; ils ne sont peut-être pas aussi étrangers qu'on pourrait le croire à ces difformités de la taille qui, commençant à cette époque, mais allant toujours croissant, ne deviennent sensibles que beaucoup plus tard.

J'ai précédemment indiqué le vêtement qui convient à la tête des nouveau-nés ; un simple petit bonnet, mais très-léger et incapable de concentrer la chaleur sur cette partie. A l'époque où on commence à les livrer un peu à eux-mêmes et à leurs mouvemens, voici bien d'autres précautions, d'autres entraves qu'on va leur donner. Pour éviter tous les chocs que pourrait éprouver leur tête, on la leur garnissait jadis, et bien des personnes le font encore, d'un pesant bourrelet, composé d'un velours épais avec double ou triple garniture de ouate, et figurant autour de la tête un épais rebord propre à garantir le cuir chevelu et le visage de l'atteinte des corps extérieurs ; l'extravagance de ce vêtement est digne du maillot, avec lequel il devrait être relégué. J'ai parlé des accidens que peut déterminer chez les enfans l'habitude vicieuse de leur tenir la tête trop couverte, je n'y reviendrai pas. Alors je parlais simplement des bonnets trop épais dont on les coiffe à leur naissance ; mais actuellement c'est bien autre chose, et si alors nous devions redouter des accidens, que sera-ce

donc si, à cette coiffure, on ajoute encore l'impénétrable cuirasse que je viens de décrire.

Mais quels sont donc ces graves accidens qu'on se propose de prévenir avec cette ridicule coiffure? Quelques égratignures, quelques légères contusions, un peu de douleur, voilà tout. Quels autres accidens peut-on redouter pour un enfant qui se roule sur un tapis? Il heurte un meuble, une chaise, il veut se lever, marcher à quatre pieds, il tombe, grand mal! il ne songera même pas à se plaindre, si vous ne vous inquiétez pas de lui. Espérez-vous le soustraire pendant tout son bas âge aux douleurs physiques? Impossible; et si vous y parveniez, auriez-vous lieu de vous en applaudir? Je ne pense pas. Je plaindrais fort le malheureux enfant, victime de cet excès d'amour; s'il doit vivre, ce serait un triste avenir qu'on lui aurait préparé. Ces premières douleurs entrent dans le but de la nature; elle sont nécessaires à son éducation, à son apprentissage de la vie. Il prélude par de légères égratignures à supporter plus tard les blessures et les chagrins dont, quoique vous fassiez, vous ne pourrez le garantir.

Cependant, l'idée seule de laisser ainsi la tête de son enfant sans défense contre les violences extérieures va faire frissonner le plus grand nombre des mères. Il en est peu, malheureusement, assez raisonnables pour s'affranchir d'un vieux préjugé, plus effrayée en cela par leur imagination que par l'expérience; car il existe aujourd'hui au moins quelques personnes qui ont renoncé à l'usage de toute espèce de bourrelet; et cependant arrive-t-il par suite de cette sage mesure un seul accident qui vienne de loin en loin en accuser le danger? Mais si la mère se refuse complètement à ne pas protéger la tête de son enfant, au moins que l'ancien bourrelet soit proscrit sans retour, et qu'on lui substitue ceux que l'on fait depuis quelques années avec des balaines légères et flexibles; plus propres que l'ancien à amortir les chutes, ils n'ont pas le grave inconvénient de concentrer la chaleur sur le cuir chevelu.

Tels sont à peu près les soins principaux que réclame le nouveau-né, jusque vers l'époque de l'éruption des premières dents, qui com-

mence vers six ou sept mois. Ces dents au nombre de vingt, ont reçu le nom de dents *enfantiles* ou de *lait*. Le moment de leur éruption est très-variable. On sait qu'il n'est pas extrêmement rare de voir des enfans naître avec plusieurs dents, on a même tiré de cette circonstance de brillantes horoscopes que l'événement n'a pas toujours réalisé. D'un autre côté, il en est chez qui cette éruption fort tardive ne se fait qu'à deux ou trois ans. On cite même des hommes chez qui elle a complètement manqué ; je pourrais citer quelqu'un qui se trouve dans ce cas. Quoi qu'il en soit de toutes ces anomalies, voici l'ordre le plus constant dans lequel apparaissent les dents.

Vers la fin du septième mois, plus tôt ou plus tard, on voit poindre au travers du tissu des gencives les incisives moyennes de la mâchoire inférieure, et peu de temps après les incisives correspondantes supérieures, puis les incisives latérales inférieures, enfin les supérieures. Les premières petites molaires inférieures, puis les supérieures, apparaissent vers dix-huit mois à deux ans ; tantôt elles précèdent les laniaires, tantôt elles sont devancées par elles ; enfin les deuxièmes petites molaires se montrent : l'enfant possède alors vingt dents, et la première dentition est achevée. Il ne faut pas croire que l'éruption affecte constamment l'ordre que je viens de lui assigner, rien au contraire n'est plus variable. Plus tard, entre quatre à cinq ans apparaîtront les premières grosses molaires. Vers la septième année et dans les années suivantes, les vingt premières dents tomberont, et seront remplacées par d'autres. A neuf ans à peu près sortent les secondes grosses molaires. Enfin l'éruption des troisièmes grosses molaires où dents de sagesse est encore sujette à beaucoup plus d'anomalies ; elles se montrent de dix-huit à trente ans, et quelquefois beaucoup plus tard.

Le travail de la dentition est toujours une époque périlleuse pour le jeune âge ; une fois qu'elle est franchie les enfans ont en leur faveur beaucoup plus de chances de vie. Quelquefois ce travail n'est annoncé

par aucun symptômes, et les arcades alvéolaires se garnissent de leurs dents sans que la santé générale en soit troublée. D'autres fois, et c'est le plus ordinaire, il se manifeste long-temps avant l'apparition des dents des symptômes qui ne trompent guère. L'enfant perd sa gaîté, il dévient rechigneux et criard; tout ce qu'il peut saisir, il le porte aussitôt à sa bouche; celle-ci est remplie d'une surabondance de salive, dont l'excès déborde continuellement sur les lèvres; les gencives sont rouges et tuméfiées. Trop heureux quand les symptômes ne se montrent pas plus alarmans; mais très-souvent il arrive que le travail organique et inflammatoire, qui porte à la fois sur la gencive et le follicule qui doit former la dent, détermine des accidens très-graves. L'estomac et en générale le tube digestif ne tardent pas à recevoir sympathiquement l'irritation, c'est ce qu'attestent les gastro-entérites fréquentes à cet âge, les vomissemens, les diarrhées interminables. D'autres fois, en raison de son développement, de sa proximité du foyer de l'inflammation, c'est dans le cerveau que vient retentir cette dernière; elle se manifeste alors, soit par une vive excitation et des convulsions, soit par un assoupissement profond, une sorte de coma. Ces derniers symptômes surtout sont très-graves, et réclament une médication aussi prompte qu'énergique. On sent qu'à cet âge, où la vie est si active, cette médication doit être principalement antiphlogistique.

La sortie des premières dents détermine rarement des accidens aussi urgens; ils sont surtout produits par le travail d'éruption des laniaires et des molaires. Une circonstance toujours assez fâcheuse est l'éruption simultanée de plusieurs dents; elle est toujours accompagnée de beaucoup plus de danger que lorsque celles-ci se montrent successivement et à certains intervalles. On a prétendu que le danger dans cette circonstance ne provenait nullement de la distension et de l'inflammation de la gencive; mais seulement du travail d'ossification des dents, vers lequel toutes les forces de l'organismes se trouvaient dirigées, et qui faisait de cette partie un centre de fluxion dont

l'inflammation des gencives n'était qu'une conséquence et non la cause; que d'ailleurs les gencives, presque dépourvues de nerfs, pouvaient être incisées, déchirées à peu près sans douleur.

Je ne veux pas récuser la part que le travail d'organisation des dents peut avoir à tous ces accidens; mais tout porte à croire que le tiraillement et l'inflammation de la gencive n'y sont point étrangers. Il suffit d'avoir éprouvé des gengivites pour savoir jusqu'à quel point la sensibilité peut s'aviver dans cette partie et y devenir exquise; et d'ailleurs, pourquoi ces accidens sont-ils plus graves précisément à l'époque où la gencive tiraillée par la dent va se déchirer pour lui livrer passage? pourquoi cessent-ils d'ordinaire immédiatement après? Cependant le travail d'ossification avait commencé long-temps avant et continue long-temps encore après cette déchirure opérée. La manière d'envisager la cause des accidens n'est pas indifférente ici pour la pratique. En effet, dans l'opinion qui attribue tout au travail d'organisation, on rejetera comme inutile l'incision de la gencive; tandis que dans l'opinion contraire, on ne négligera pas ce moyen.

On est dans l'habitude de donner alors aux enfans, pour jouets, des corps durs et polis, qu'ils ne manquent jamais de porter à leur bouche et de presser entre leurs gencives; et l'on pense qu'ainsi pressées entre ce corps et la dent, elles se laissent plus facilement diviser par cette dernière. Je ne sais jusqu'à quel point cette pratique peut paraître raisonnable et physiologique. Je doute que l'action d'un corps aussi résistant que l'ivoire ou le verre puisse disposer la gencive à se laisser facilement traverser par la dent qui se développe; je pense, au contraire, qu'elle ne peut avoir d'autre effet que de rendre son tissu dur, calleux, et par conséquent plus résistant. Au reste, il est assez difficile de trouver un moyen qui agisse efficacement et qui soit applicable à cet âge. A coup sûr, chez un adulte, on n'irait jamais conseiller, pour apaiser les douleurs d'une gengivite, d'exercer des efforts de mastication sur un corps dur; on conseillerait des gargarismes émolliens, l'usage de figues cuites dans du lait, en un mot les moyens les plus doux; mais cette médication n'est guère ap-

plicable à l'enfant. Que fera-t-on donc ? Il vaut beaucoup mieux ne rien faire que faire mal. Néanmoins je crois que le meilleur masticatoire qu'on puisse lui donner, c'est tout bonnement une croûte de pain, qui ramollie par sa salive, exercerait sur les gencives une douce pression, et l'occuperait sans pouvoir lui nuire.

C'est dans cette circonstance que la mère qui aura nourri de son lait recevra une douce récompense de ses peines. L'enfant refuse tout alors hors le sein de sa nourrice. Cette répugnance pour les alimens doit être respectée, elle est le résultat d'un instinct conservateur, dont l'éducation ne nous fait que trop tôt méconnaître la voix. Il est essentiel alors de beaucoup distraire l'enfant, de répéter plus souvent l'usage du bain tiède, de pratiquer de légères frictions sur toute la surface cutanée, et de tenir les pieds très-chauds. Le plus souvent ces moyens suffiront pour rétablir le calme ; mais si les accidens s'agravent, ce n'est plus par de simples précautions d'hygiène qu'on peut espérer de les combattre ; il faut agir par des moyens plus actifs et plus efficaces.

Lorsque l'enfant commence à marcher, c'est seulement alors qu'il faut songer à lui donner des chaussures ; mais avant qu'en aurait-il fait ? quelques larges qu'elles eussent été, elles ne pouvaient que le gêner, puisqu'il n'en eût pas fait usage. Je ne vois pas le motif pour lequel on chargerait ainsi ses pieds délicats de chaussures qui ne sont propres qu'à les déformer : qu'un bas large lui tienne lieu de tout ; en été, il n'en aura même pas besoin. Un des grands inconvéniens de couvrir les pieds de bonne heure est de les rendre très-susceptibles au froid, et partant de prédisposer à une foule de maladies. Quant aux chaussures de cuir employées de trop bonne heure, elles ont des inconvéniens majeurs ; elles déforment les pieds encore tendres ; elles donnent des corps, des durillons ; elles empêchent le libre développement des orteils ; ceux-ci, comprimés, chevauchent l'un sur l'autre, et rendent pour toute la vie la progression fatigante et douloureuse. On ne saurait avoir recours trop tard aux souliers ; qu'ils soient donc remplacés dans le premier âge, même long-temps après que l'enfant mar-

che et court seul, par de larges chaussons que l'on peu doubler d'une semelle de cuir.

Nous perdons, par l'usage des chaussures et de nos semelles épaisses, une grande partie des avantages qu'offre pour la progression l'espèce de voûte que représente la plante du pied; conformation si avantageuse par l'aptitude qu'elle donne à cette partie pour se mouler sur les aspérites du sol. Nos habitudes et nos usages ne permettent pas que nos enfans puissent se présenter nus pieds dans les rues, d'ailleurs ils n'y trouveraient ni agrément, ni profit; exposés à y rencontrer des clous ou des fragmens de verre, et des hommes dont les pieds, bien armés, seraient un dangereux voisinage pour eux; mais pourquoi, de temps en temps, à la maison ou dans le jardin, ne courraient-ils pas nus pieds, lorsque la chaleur et un beau soleil les y engageront. Certes, c'est toujours à la campagne qu'il nous faut aller chercher nos modèles de vigueur; et bien, voyez tous nos petits paysans, ils vont nues jambes été comme hiver, la plupart du temps nus pieds. Je ne saurais trop le répéter, c'est en rendurcissant, dès l'enfance, le corps au froid, aux fatigues de toute espèce que vous parviendrez à constituer une santé robuste. Loin que ce soit une peine pour l'enfant, il sera le premier à vous le demander à l'imitation des autres; pourquoi lui refuser une chose si innocente, qu'il demande comme une faveur: pour moi, je me rappelle avoir souvent envié le sort des petits polissons que je voyais ainsi courir, et je m'estimais bien heureux lorsqu'on me permettait de quitter mes chausses et mes souliers.

Nous voilà déjà arrivés à une époque assez avancée de l'enfance, puisque notre jeune élève marche maintenant et court en liberté. Cependant, pressé par l'abondance du sujet, j'ai omis de parler d'une pratique fort importante, sur laquelle heureusement tous les bons esprits sont aujourd'hui d'accord; je veux parler de la vaccination.

Il est inutile de rappeler ici l'origine de la bienfaisante découverte faite par *Jenner;* son efficacité contre un des fléaux les plus affreux

qui puisse décimer l'espèce humaine, l'ont rendue toute populaire, et le nom de *Jenner* est aujourd'hui dans toutes les bouches, comme la reconnaissance dans tous les cœurs. La vaccine à sa naissance éprouva cependant une forte opposition ; on sait les violentes controverses qu'elle suscita surtout parmi les gens du monde, les craintes puériles, les préjugés qui la firent long-temps rejeter et dont le temps a fait justice. Elle eut à combattre tous les obstacles opposés d'ordinaire aux découvertes utiles, véritable creuset par lequel elles doivent s'épurer.

Cependant cette lutte même, d'où la vaccine devait sortir victorieuse, tourna au profit de la science. Les observateurs furent plus scrupuleux; des faits nombreux furent recueillis. Tous déposèrent en faveur de la précieuse découverte; et l'on admit sans restriction que tout individu chez lequel l'innoculation du virus vaccin avait été parfaite, était pour toujours préservé de la variole ; mais dans ces derniers temps, des observations, qu'il y aurait de la mauvaise foi à révoquer en doute, sont venue apporter une juste restriction à cette manière d'envisager la puissance de la vaccine. Des individus bien vaccinés, et sur lesquels le bouton vaccin s'était développé avec tous ses caractères distinctifs, ont cependant été atteints de la variole, on ne peut plus en douter ; et cette observation, bien constatée, a été une nouvelle arme dont n'ont pas manqué de se servir les adversaires de la vaccine.

Cette question a été jugée assez grave par l'Académie de médecine, pour qu'elle se soit empressée de nommer dans son sein une commission chargée d'examiner les faits avec impartialité. M. *Paul Dubois*, chargé de faire le rapport, a levé toutes les incertitudes à cet égard. Il résulte de ce rapport, que dans des cas, heureusement fort rares, la vaccine a été impuissante contre l'invasion de l'éruption varioleuse; mais que dans ce cas même elle a constamment eu sur la maladie une grande influence, en la modifiant de manière à la rendre toujours bénigne. Cette conséquence résulte également des observations de M. *Moreau de Jonnès*, faites aux États-Unis.

Il semblerait, d'après les faits recueillis, que la vaccine imprimerait à l'économie des modifications analogues à celle de la variole. On sait que les individus qui ont éprouvé cette maladie en sont rarement atteints une seconde fois, et peuvent impunément habiter sous le même toit que des varioleux, leur donner des soins sans craindre la contagion. Les individus vaccinés paraissent jouir absolument des mêmes prérogatives; ils peuvent de même fréquenter, soigner impunément des varioleux. Enfin chez eux, comme chez ceux qui antécédemment ont éprouvé la variole, cette dernière maladie peut encore se manifester, très-rarement il est vrai, et sous des conditions, des influences qui nous échappent. Mais n'est-ce pas déjà un immense avantage de pouvoir, au moyen d'une opération aussi légère que la vaccination, mettre ceux qui s'y soumettent dans des conditions aussi favorables, par rapport à la variole, que ceux qui ont éprouvé cette cruelle maladie; et, à ce titre seul, *Jenner* ne mérite-t-il pas d'être placé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité?

La vaccination est une opération si simple, ses suites sont si peu à redouter pour le nouveau-né, que l'on doit la pratiquer de très-bonne heure. M. *Husson*, dont les travaux ont si puissamment contribué à l'avancement de cette partie de la science, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il est d'observation que plus l'individu est vacciné jeune, moins il en « éprouve de trouble. Jamais je n'ai vu de fièvre bien marquée survenir « à l'occasion de la vaccine, pendant la première année de la vie..... « Mes deux enfans l'ont été, l'un douze heures, l'autre quatre heures « après la naissance; chez tous les deux la vaccine s'est développée « avec la plus grande régularité. » Ceci se trouve un peu en contradiction avec les observations de M. *Billard*, qui assure avoir vu, à l'hôpital ds Enfans-trouvés, survenir des érysipèles autour des piqûres chez les enfans que l'on vaccine fort jeunes. Mais que de reproches n'auraient-on pas à se faire si, par un retard imprudent, on se laissait prévenir par la variole? Car, pour ne rien dire de la coquetterie, assez naturelle cependant de préserver son visage d'une transformation souvent monstrueuse, le danger est imminent. D'après les

tables de M. *Moreau de Jones*, la moitié environ des individus attaqués de la variole y succombent; et, parmi ceux qui y résistent, combien ne s'en tirent qu'avec une infirmité pour la vie. Quant à la beauté, sans doute elle est fort peu de chose pour nous, et un homme est toujours assez beau, pourvu qu'il ne présente pas un visage repoussant; mais dirons-nous la même chose pour nos sœurs, nos épouses, nos filles! Verrons-nous indifféremment leurs traits charmans mutilés par une affreuse maladie! Mépriserons-nous ces formes si gracieuses, hélas! et si fugitives, et ne ferons-nous rien pour les mettre à l'abri de cet horrible fléau. Je crois que, surtout lorsqu'il existe quelque varioleux dans le voisinage ou quelque épidémie même éloignée, on ne saurait employer trop tôt le précieux préservatif.

Jusqu'ici le lait tout seul a constitué l'alimentation de l'enfant. Quelque saine, quelque bien appropriée que lui soit cette nourriture, elle doit avoir son terme; mais à quelle époque doit-on fournir d'autres alimens? Sur ce point il est impossible de donner aucune règle positive, on ne peut donner que des préceptes généraux susceptibles d'une foule de modifications. En Hollande, en Italie, en Turquie, dans tout le Levant, on ne donne que le lait de la mère pendant un an entier. Les Canadiennes allaitent leurs enfans jusqu'à quatre et et cinq ans. Règle générale : tant que le lait seul de la mère suffit pour entretenir le nourrisson en vigueur et santé, qu'on reste bien tranquille, et qu'on ne se presse point de donner une nourriture plus substantielle; que peut-on espérer de mieux? Mais si le lait est peu abondant, le nourrisson chétif et affamé, on conçoit que l'alimentation est insuffisante, et qu'il y faut suppléer par d'autres moyens. Il est même des circonstances, rares il est vrai lorsque la mère nourrit, mais beaucoup plus fréquentes lorsque l'enfant est élevé au biberon, dans lesquelles il faut s'abstenir complètement de l'usage du lait. Cet aliment ne se trouve plus en rapport avec les forces digestives de l'estomac; il provoque de continuelles indigestions, des coliques, et est rendu au milieu d'une diarrhée abondante, sous forme de gru-

meaux blancs et durs. Il faut de toute nécessité alors recourir à d'autres alimens. Ceux que l'expérience a montré être les plus favorables, sont des crèmes de pain extrêmement légères et liquides, auxquelles on peut ajouter par la suite du bouillon de veau très-étendu d'abord; peu à peu on rend ces panades plus consistantes, les bouillons plus concentrés, en imitant, autant que possible, le procédé de la nature, qui, par une gradation insensible, rend chaque jour le lait maternel plus riche en principes nutritifs.

Dans les cas ordinaires, l'époque du sevrage est indiquée par l'organisation même du nourrisson. C'est lorsque ses mâchoires sont armées, si non de leurs vingt premières dents, au moins d'une bonne partie, que l'on doit songer à lui donner une nourriture plus fortifiante. Il est d'observation que plus l'allaitement a été prolongé, plus le nourrisson présente une constitution vigoureuse.

Le sevrage demande toujours, autant pour la mère que pour l'enfant, certaines précautions, sans lesquelles l'une et l'autre s'exposeraient à quelques dangers. Pour l'enfant, le passage brusque d'un genre d'alimentation à un autre pourraient donner lieu à des inflammations du canal digestif; pour la mère, la suppression subite d'une sécrétion habituelle pourrait être l'occasion de plusieurs affections graves, parmi lesquelles le phlegmon du sein doit tenir le premier rang. Ce ne sera donc que par une transition graduée, et à l'aide de précautions prises de longue main, que l'on amènera la mère et l'enfant à pouvoir se passer l'un de l'autre. A mesure que l'on diminuera la quantité du lait, on augmentera dans la même proportion celle des alimens, qui consisteront en bouillies bien cuites, et faites avec de la farine légèrement torréfiée au four, en panades, en soupes légères. Avec ces précautions, l'enfant prend l'habitude de sa nouvelle alimentation, et la sécrétion laiteuse s'éteint peu à peu et sans troubles.

Le pas que nous venons de franchir est immense. Avant de l'avoir atteint, l'enfant ne jouissait que d'une existence incertaine et précaire; il n'était encore qu'aux portes de la vie, sans pouvoir en franchir le

seuil. Des recensemens très-exacts attestent que le quart des enfans périt avant onze mois, le tiers avant ving-trois mois, et la moitié avant huit ans. Cette échelle comparative peut nous donner une juste idée des nouvelles chances que l'enfant acquiert pour lui à mesure qu'il avance en âge.

La nouvelle carrière qui s'ouvre devant nous va se présenter plus brillante d'espérance et d'avenir, et même déjà de réalité. L'enfant, pendant la première période de son existence, tout en luttant contre de nombreuses causes de destruction, et quoique paraissant uniquement occupé de l'instinct de conservation et de la vie intérieure, a cependant acquis, par une expérience journalière et de chaque instant, une somme de connaissances qu'il va mettre en pratique. Il possède une foule d'idées qu'il va comparer, associer; il raisonne, il juge, pas toujours juste, il est vrai; mais, patience! ses yeux, ses doigts, ses oreilles, sont là pour le tirer d'erreur; et cette éducation longue, mais pratique, vaudra pour lui cent fois mieux que toutes les belles raisons que vous pourriez lui débiter. A cet âge, il commence déjà à balbutier; il a son langage de signes et même de sons, auquel nous ne comprenons rien, mais que sa mère entend parfaitement. Ne nous pressons point de fourrer dans sa tête une foule de mots inutiles, sans intérêt pour lui, qui fatiguent sa mémoire aux dépens de de son intelligence, et n'aboutissent qu'à en faire un petit perroquet.

Une surabondance de vie semble gonfler tout son être; il est curieux, il veut tout voir, tout palper. On le voit sans cesse en quête pour faire quelque découverte. Ses petites jambes, déjà assez solides et exercées, surtout si dès la naissance on leur a laissé toute leur liberté, sont pour lui un précieux moyen d'investigation, qu'une certaine excitatibilité musculaire, un besoin de mouvement lui font continuellement mettre en pratique. Il trébuche quelquefois, il se heurte par défaut de prévoyance, il tombe; mais une chose digne de remarque, c'est l'innocuité des chutes que font les enfans, innocuité dont rend assez bien compte leur organisation. Ils tombent sous eux, et

comme en s'*accouvant* en quelque sorte. Cette remarque est si générale, qu'elle a donné lieu à ce dicton populaire : *Il est un dieu pour les enfans et pour les ivrognes.* Il est bon sans doute de surveiller les enfans, pour écarter d'eux les dangers réels que leur inexpérience ne leur indiquerait pas, mais que ce soit toujours à leur insu ; autrement, s'ils comptent sur un surveillant derrière eux, on gâte tout. Lorsqu'ils tombent, ce qui leur arrive souvent, qu'on se garde de courir vite à eux et de les relever en les plaignant; qu'on les laisse faire un peu par eux-mêmes, l'expérience ! l'expérience !..... S'ils se font une égratignure, eh mon Dieu ! ils doivent en éprouver bien d'autres. Mais si vous courez à lui, si vous le plaignez, vous l'effrayez sur son mal et son danger, et il pousse les hauts cris ; vous n'êtes pas au bout. Au contraire, ne s'inquiète-t-on pas de lui, il se relève et poursuit son chemin, toutefois avec plus de prudence. Ceci est réellement plus important qu'on ne le croit; rien n'efféminé les enfans comme cette surabondance de précautions. Que de choses à dire sur ce seul point !

Autant que possible, il faut que les enfans jouissent du grand air et du soleil, qu'ils y passent en quelque sorte leur vie, qu'ils y prennent tous leurs exercices : c'est le seul moyen d'en faire des hommes vigoureux et des femmes capables d'être mères; qu'ils y courent presque nus, vêtus en été d'un simple sarreau ; et si le soleil est trop vif, qu'un léger chapeau de paille ombrage leur tête.

Quel sera pendant cette période le régime des enfans? Le plus simple possible : des soupes, du pain, du lait, des fruits bien mûrs, peu de viandes, et alors qu'elles soient apprêtées avec la plus grande simplicité. Ici, M. *Brillat*, de Savarin (1), a complètement tort : point

(1) Auteur de la *Physiologie du goût.* Le spirituel écrivain avait bien senti que ses *divins* préceptes, si puissans *dans le siècle où nous sommes*, ne pouvaient nullement convenir au jeune âge ; car dans certains passages il défend aux Parisiens, en termes fort énergiques, de donner du café et des liqueurs à leurs enfans.

de ragoûts, point d'épices, point de cuisiniers; des viandes bouillies ou rôties, pas autre chose. On ne saurait révoquer en doute la puissance de l'habitude. Cyrus préféra le pain sec et le cresson des Perses au magnifique festin d'Astiage ; le tyran Denis fit la grimace sur la sauce noire des Spartiates; mais il en ignorait l'assaisonnement.

Je ne quitterai point cet article sans relever un préjugé bien généralement répandu, et qui, je crois, n'est pas sans inconvéniens. On regarde les fruits comme peu salubres pour le jeune âge, et cependant, lorsqu'ils sont bien mûrs et de bonne qnalité, je ne sache pas quel inconvénient on peut solidement leur reprocher ; je les crois, au contraire, une excellente nourriture. *Loocke*, sans donner aucunes raisons, proscrit sans retour les melons, les pêches, les prunes, les raisins de toute espèce, les confitures ; ils sont, dit-il, d'un *suc si malsain*, qu'il voudrait que les enfans ne *sussent pas même qu'il y en a dans le pays.* Un peu plus loin, et sans s'expliquer davantage, il permet les poires et les pommes..... On leur attribue les vers instinaux et mille autres accidens..... Très-bien dit, mais prouvez. Ce préjugé prend bien certainement sa source dans l'abus que font les enfans des fruits aigres et non mûrs, quand ils peuvent s'en procurer ; et nous savons tous combien la cupidité des marchands sert sur ce point leur instinct dépravé.

Jusqu'à trois ans, et même plus tard, les habillemens comme les jeux devront être les mêmes pour les petits garçons et pour les petites filles. Jusque là, leurs goûts diffèrent peu. Tout aussi bien que les petits garçons, les petites filles aiment les jeux bruyans et qui exigent l'exercice du corps. Leur santé, la perfection de leur organisme, sont en cela parfaitement d'accord avec leurs goûts. Plus tard, les poupées et les colifichets auront leur tour, et toujours assez tôt. Je crois que l'amour des chiffons n'est pas aussi naturel à cet âge qu'on pourrait le croire ; il est un peu factice, et développé par le genre d'amusement dont on les entoure déjà. Il est un fait qui me confirme dans cette opinion, c'est que j'ai connu des petites filles, aujourd'hui femmes et bonnes mères, qui faisaient bien peu de cas d'une pou-

pée, et lui préféraient de beaucoup les exercices qu'elles partageaient avec leurs frères.

Puisque l'usage veut qu'à cet âge les deux sexes soint déjà séparés et distingués par des habillemens différens, on peut s'y conformer sans inconvéniens. Pour la petite fille, les changemens seront peu considérables; au sarreau on pourra substituer une robe un peu plus façonnée, mais toujours large. Les blouses, dont la mode, d'accord avec la raison, pour la première fois peut-être, a répandu l'usage depuis quelques années, conviennent tout particulièrement à cet âge. Susceptibles d'une certaine élégance, elles n'exercent aucune compression, et permettent le libre développement des formes, dont la direction doit toujours être abandonnée à la nature.

Quant aux petits garçons, leurs vêtemens vont subir de grandes modifications, et n'en seront certainement pas plus conformes aux règles de l'hygiène. Ce sarreau, si commode, si favorable à un âge où tous les organes prennent un accroissement rapide, est remplacé par un vêtement gênant, dans lequel ils vont se trouver mal à leur aise jusqu'à ce que l'habitude le leur ait rendu familier. Malgré l'espèce de point d'honneur que l'on attache toujours devant eux à porter la culotte, il est peu d'enfans qui ne regrettent d'abord la liberté de leur premier vêtement. La culotte est réellement peu convenable au premier âge, elle était inconnue de presque tous les peuples de l'antiquité. Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, furent insensibles aux honneurs dont elle jouissait chez les Gaulois, nos *nobles ayeux*. On lit dans Tacite, qu'Alienus Cœcina, général romain, au retour d'une expédition contre ces *barbares*, osa le premier se présenter à Rome en culotte (1). De graves sénateurs jugèrent la chose sérieuse, et un décret proscrivit la dangereuse innovation. Décorée des honneurs d'une persécution, et en dépit du sénatus-consulte, la culotte finit par prévaloir à Rome, comme aujourd'hui chez tous les peuples civilisés.

(1) *Bracoas gestare non erubuit Romam ingressus.*

Les avantages incontestables de ce vêtement pour un homme fait, ou même pour un enfant plus avancé, ne prouvent rien pour l'âge dont je parle. Tâchons au moins de corriger autant que possible les inconvéniens qu'il peut entraîner. Presque toujours on donne aux enfans des pantalons qui montent trop haut; leur ceinture exerce sur la base de la poitroine une compression qui met obstacle à la respiration, et ne tend à rien moins qu'à rétrécir la base du cône que représente cette cavité. C'est un inconvénient très-grave. Les bretelles doivent être rejetées, elles compriment les parties latérales et antérieures de la poitrine. Voici donc les conditions qui me semblent les plus convenables pour la confection des vêtemens de cet âge. Le pantalon sera fait très-large, et ne devra monter qu'au niveau des dernières fausses côtes. Il est essentiel de veiller à ce que l'espèce d'éperon qui sépare les deux canons, n'exerce sur le périnée ou les organes sexuels aucune compression douloureuse. Une petite veste également large garantira la partie supérieure du tronc, et présentera dans sa circonférence inférieure une série de boutons qui serviront à assujétir le pantalon. Dans un âge plus avancé, on aura recours aux bretelles; mais alors je ne les crois pas sans danger.

Jusqu'à huit ans au moins, et je voudrais même beaucoup plus tard avec *Rousseau*, que les jeux et les exercices soient l'unique occupation des enfans. On doit surtout choisir parmi les jeux ceux qui exercent l'adresse et développent les organes. Je ne connais pas d'habitude plus pernicieuse que celle où sont beaucoup de mères de planter leur enfant à côté d'elles, et d'exiger de lui que, dans le recueillement et le silence, il s'amuse avec des images ou quelques chiffons; le pauvre enfant, ainsi cloué, se morfond d'ennui sur sa chaise, et son organisation en reçoit la plus fâcheuse influence. Cet état de contrainte entrave les mouvemens de la vie, réprime cette salutaire expansion du centre vers la circonférence; il est la source d'une foule d'infirmités pour cet âge et pour la suite.

L'ennui, la tristesse sont des passions essentiellement désorganisatrices; elles concentrent la vie sur les viscères, et les prédisposent à

tous les engorgemens blancs. La peau se refroidit, cesse ses fonctions ; les muscles perdent leur ressort. Le cœur est dans une angoisse permanente ; il est, comme on le dit, *serré*. La respiration, imparfaite par le fait même du spasme du cœur, amène un malaise général, détermine de fréquens soupirs. Examinez un enfant ainsi retenu, vous observerez tous ces phénomènes ; comparez-le à celui qui se livre dans ce moment à tous les jeux de son âge... Il faut que l'enfant s'agite, crie, fasse des efforts, et soit exposé au soleil et aux battemens d'un air vif; la chambre est pernicieuse pour lui. Déjà il est assez bon marcheur pour qu'on lui fasse faire plusieurs promenades par jour; qu'il y soit exercé au jeu de balle, de ballon, à sauter à la corde, à la course... Que pendant ces promenades on cherche à exciter ses facultés intellectuelles, qu'on lui fasse observer des choses à sa portée, qu'il en tire des inductions. Si dans l'intervalle de ses jeux on veut le préparer à l'instruction qu'il doit recevoir plus tard, et en jeter en quelque sorte les premiers fondemens, que ce soit toujours par l'appas d'un nouveau plaisir, et que l'on fasse en sorte que l'impulsion vienne de l'enfant. Mais on doit toujours être très-sobre de ces moyens ; rien de plus fatal que toutes ces éducations précoces. Voyez ces malheureux enfans que, dès l'âge de quatre ans, on ensévelit dans les écoles pour s'en débarrasser; qu'y apprennent-ils? rien. Ils consument leurs plus beaux jours dans l'ennui ; ils y dépérissent, ils en sortent pâles, hébêtés, et n'ont rien de plus pressé en sortant, pour se soustraire au malaise qui les tourmente, que de se livrer à toutes les extravagances. Il se trouve des exceptions : on a cité des phénomènes de quatre ans, des savans de huit, douze, seize ans. « Mais, dit *Buffon*, on a tant vu « de ces prodiges, qui n'étaient que des sots ou des hommes fort « communs à vingt ou trente ans, que l'on serait tenté de croire « que la meilleure éducation est celle qui se rapproche le plus de la « nature. »

Écoutons ce que dit *Rousseau* sur ce point : « Vous êtes alarmé de « voir votre enfant consumer ses premières années à ne rien faire! « Comment! n'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de

« sauter, jouer, courir toute la journée! De sa vie il ne sera si oc-
« cupé!..... La lecture est le fleau de l'enfance, et presque la seule
« occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Émile saura-
« t-il ce que c'est qu'un livre..... »

Ajoutons à ces opinions que recommandent deux noms si célèbres, le témoignage pressant d'un médecin qui, dans ces derniers temps, a jeté un si grand jour sur l'étude de la pathologie. Voici comment s'exprime M. *Broussais* dans sa Physiologie, tome 1^er^., page 281. « Con-
« sidérés dans le jeune âge, les travaux intellectuels ont des effets re-
« latifs à l'état où se trouve alors la constitution individuelle. Ainsi, le
« cerveau, dont le développement n'est pas encore terminé, acquiert
« par l'exercice de la pensée une énergie et un volume extraordinaires;
« les facultés morales deviennent à la vérité prodigieuses; mais cet
« avantage est tristement compensé par les inflammations cérébrales
« qui amènent l'hydrocéphale, et par la langueur du reste du corps,
« dont le développement reste imparfait; les muscles sont grêles et
« faibles, la poitrine étroite, le ventre volumineux, la muqueuse
« gastrique perpétuellement surirritée, la peau sans énergie et tou-
« jours étiolée, puisque l'étude exige la réclusion dans des lieux à
« l'abri d'une vive lumière. Les inconvéniens du défaut d'exercice se
« réunissent donc à ceux qui résultent de la surirritation du cerveau
« et de ses dépendances. Il est facile de concevoir quelle foule de maux
« doivent être la conséquence d'un genre de vie aussi peu en rapport
« avec les besoins du jeune âge; aussi voit-on rarement prospérer
« tous ces prodiges d'une éducation intellectuelle prématurée..... Si
« l'encéphalite ne les emporte pas, ils périssent indubitablement de la
« gastrite ou des scrophules. Le plus souvent tous ces maux les acca-
« blent à la fois; et, s'ils ne succombent pas durant l'enfance, ils
« portent dans l'âge adulte une irritabilité qui ne leur permet pas de
« résister aux influences morbifiques au milieu desquelles l'homme
« est nécessairement forcé de vivre. On les voit dépérir et mourir à
« la fleur de l'âge, s'ils ne sont pas détruit, malgré tous les efforts
« de l'art, par la première inflammation aiguë qui les attaque. »

Tant de dangers attachés au développement intempestif des facultés intellectuelles devraient pourtant faire ouvrir les yeux aux parens sur les abus d'une pareille méthode. Quoi! pour une vaine gloriole de collége, pour quelques couronnes prématurées, risquer la santé, le bonheur de la vie entière! Que serviront tous ces avantages de l'esprit et de l'instruction à un corps usé ou plutôt arrêté dans son développement par leur abus précoce. Ce que je dis ici s'applique indistinctement aux deux sexes. On abuse moins des travaux intellectuels pour les jeunes filles, mais on abuse d'avantage de la réclusion. Toutes jeunes encore elles sont retenues près de leurs mères, partagent une grande partie de la journée entre la lecture, l'écriture et l'aiguille..... La force physique, d'après nos institutions, d'après les occupations auxquelle est appelée la femme, ne lui est point nécessaire autant qu'à l'homme ; mais la santé est indispensable dans toutes les conditions de la vie. Qu'on ne se hâte pas trop de la soumettre à une vie récluse; que jusqu'à sept ou huit ans, et bien plus tard encore, ses occupations sédentaires soient fréquemment et longuement entrecoupées par les exercices du corps; qu'elle partage les jeux de ses frères, qu'elle court, qu'elle bondisse avec eux.

De nos jours, il faut le dire, la gymnastique est beaucoup trop négligée. Si on excepte l'escrime, exercice très-salutaire il est vrai, mais auquel ne se livre qu'un petit nombre de jeunes gens, tous les autres sont à peu près tombés dans l'oubli. On semble mépriser dans nos colléges tout ce qui peut contribuer à la perfection des formes et au développement des organes. Combien sur ce point les anciens se montraient plus sages et plus prévoyans que nous. A peine de tous leurs gymnases nous restait-il le souvenir, lorsque, en 1786, à Schnefental, en Saxe, M. Salzmann entreprit de fonder un établissement de ce genre: c'est à lui que nous devons le premier gymnase moderne. Le succès répondit complètement à son attente, et depuis, la Suède, la Prusse, l'Allemagne, la Suisse s'empressèrent de rendre hommage au professeur de Schnefental en multipliant ces établissemens dans leur sein. Plus tard l'Espagne sentit tous les bons effets

qu'on devait attendre d'une pareille institution; Madrid en vit une s'élever dans ses murs, qui fut confiée aux soins éclairés de M. *Amoros*. Nous presque seuls étions restés étrangers à cette impulsion. Éblouis par une vaine fumée de victoires, et d'ailleurs trop occupés au-dehors par les combats et la manie des conquêtes, il nous fallait de dures leçons pour faire cesser l'illusion, il nous fallait des jours plus tranquilles pour rentrer en nous mêmes, et remplacer de stériles trophées par des établissemens utiles.

M. *Amoros* quitta alors l'Espagne, il vint à Paris, et c'est à ses soins et à son expérience que nous devons le premier, et je crois le seul établissement gymnastique qui ait été fondé chez nous. Certes, on a lieu de s'étonner qu'une institution aussi éminemment utile, et dont les résultats sont si faciles à apprécier, n'ait pas été entourée de plus de faveur, et soit restée unique. C'est surtout dans les grandes villes, dans les colléges, que le besoin de ces sortes d'établissemens se fait le plus sentir. C'est là que l'on rencontre ces enfans faibles, à chairs pâles et molles, dont les muscles, depuis long-temps dans une fâcheuse inaction, ont le plus grand besoin d'un exercice soutenu et approprié.

Le gymnase de M. *Amoros* présente, à cet égard, toutes les conditions et toutes les garanties que l'on peut désirer. Les élèves y sont soumis à une série d'exercices gradués, qui donnent à leurs muscles une vigueur, à leurs mouvemens une précision vraiment extraordinaires.

D'abord, placés sur une même ligne, ils exécutent des exercices en quelque sorte préparatoires, qui consistent pour les membres thoraciques en mouvemeus d'élévation, d'abaissement, de projection en avant, en arrière, et de circumduction. Pour les membres pelviens, ils consistent en sautillemens sur place, pendant lesquels chaque membre alternativement fléchi et étendu vient frapper l'un après l'autre l'épaule correspondante. Ces différens mouvemens sont réglés par des chants exécutés par les élèves eux-mêmes. Ces chants donnent de l'ensemble et de la précision aux différens mouvemens, et ont de plus le grand avantage de développer les organes de la respiration.

Les élèves passent ensuite à d'autres exercices ; ils se livrent à différentes courses, d'abord libres, puis chargés de poids successivement plus lourds, qu'ils portent tantôt à la main, tantôt sur leur dos. On les exerce au saut vertical, horizontal, avec ou sans perche ; à différentes espèces de luttes. Dans l'une, deux antagonistes de forces à peu près égales saisissent deux bâtons réunis par une corde longue d'un pied environ et suffisamment résistante, et cherchent mutuellement à s'entraîner ; dans l'autre, un élève saisit avec la main une boule de bois, et la retient de tous ses efforts, tandis qu'un autre cherche à s'en emparer. On conçoit combien ces efforts réciproques et opposés sont propres à développer l'énergie musculaire.

Viennent enfin les *exercices du portique :* ils consistent à monter à l'échelle par le revers, sans le secours des pieds et par la seule force des bras ; à grimper à l'échelle de corde vacillante, à la corde nouée, puis lisse ; à s'élever entre deux mâts sans autre appui que celui que peuvent prendre les mains en embrassant ces mâts ; à marcher d'un pas ferme sur une poutre arrondie, horizontale, d'abord peu distante du sol, et que par la suite on élève graduellement. Tantôt cette poutre est fixe et immobile ; tantôt elle est vacillante, et seulement suspendue à une corde par chacune de ses extrémités. Lorsque le pied vient à leur manquer, les élèves sont habitués à se recevoir à cheval, et ils continuent ainsi leur route en se soulevant avec les bras et les mains. D'ailleurs le gymnase est partout garni d'un épais lit de de sable mouvant, sur lequel, même en tombant, ils ne pourraient se faire aucun mal. Enfin, d'autrefois sur cette même poutre continuellement agitée de mouvemens oscillatoires, les élèves s'aventurent à cheval, serrant fortement les cuisses et l'embrassant des mains. Ils avancent ainsi avec précaution, et, parvenus jusqu'à l'extrémité sans perdre leur équilibre, ils doivent encore grimper à la corde qui la soutient, et agitée des mêmes mouvemens qu'elle. Outre la force musculaire, ces exercices donnent au corps de la souplesse et de la grâce. Ils apprennent à mesurer sans trouble le danger, à conserver l'équilibre et le sang-froid dans les positions les plus difficiles. Il en est une

foule d'autres que je passe sous silence, et dont il est difficile de se faire une juste idée, sans en avoir été témoin soi-même. Ceux dont j'ai parlé suffisent, je crois, pour faire apprécier les immenses avantage que présenterait la multiplication de semblables établissemens, et les résultat obtenus au gymnase de M. *Amoros* répondent d'avance à toutes les objections qui pourraient être faites.

Parmi les exercices les plus salutaires, je ne dois pas oublier la natation; elle offre cet avantage qu'on peut s'y livrer partout où existe une rivière, ou au moins une nappe d'eau assez profonde et assez étendue pour que les enfans puissent s'y livrer aux divers mouvemens d'extension et de flexion qui la constituent. Toutefois, j'observerai que l'eau vive et courante des rivières doit toujours être préférée aux eaux dormantes; elle contient beaucoup moins de débris végétaux ou animaux en décomposition, et les battemens qu'imprime à nos organes l'impulsion de ses flots, ajoute encore à l'effet fortifiant du bain frais. La natation, en n'envisageant que les contractions soutenues auxquelles elle force les muscles, doit être rangée parmi les exercices les plus propres à développer le système locomoteur; mais ses bons effets viennent d'une autre source encore. Le bain froid détermine dans toute l'économie une réaction tonique du centre à la circonférence aidée encore par les mouvemens quelquefois très-violens auxquels se livre le nageur; mouvemens dont le résultat est tout en gain pour l'économie, puisque la température du milieu où ils s'exécutent s'oppose à la moindre déperdition par les sueurs.

La natation est précieuse sous plus d'un rapport; je viens de faire voir l'heureuse influence qu'elle exerce sur la santé et la vigueur de la constitution; cette seule considération est bien assez puissante, j'espère, pour faire sentir son utilité. Mais dans combien de circonstances ne se trouve-t-elle pas immédiatement liée à la conservation des individus? Il est une foule d'accidens que nulle prudence humaine ne peut ni prévoir ni prévenir, dans lesquels l'art du nageur est la seule ancre de salut, tant pour lui-même que pour ceux qui réclament son assistance.

Nous avançons rapidement vers une époque où les travaux intellectuels vont tenir le premier rang parmi les occupations de l'enfance. Cette époque varie suivant les dispositions, suivant l'organisation plus ou moins précoce du sujet; elle ne saurait être fixée d'une manière rigoureuse; d'ailleurs on y arrive d'une manière graduée, et ce changement ne doit point se faire par une transition brusque. Il est certain que les enfans d'un tempérament vigoureux pourront sans danger être assujétis à la vie sédentaire et récluse qu'exige l'étude, beaucoup plutôt que les enfans faibles, pâles, à tête volumineuse, à intelligence précoce, et dont le système nerveux jouit déjà d'une prépondérance qui sera bien certainement aggravée par les travaux de l'esprit.

Cette éducation intellectuelle doit toujours, à moins d'empêchemens insurmontables, être l'œuvre des parens. On ne saurait trop déplorer l'habitude de confier l'instruction à des mains mercenaires. Qui pourra conserver cette patience, cette douceur inaltérables, sans lesquelles l'enfant sera promptement dégoûté? qui pourra être animé de ce zèle infatigable, entretenu par un grand intérêt? si ce n'est un père ou une mère. On envoie ses enfans à l'école ou au collége; qu'y font-ils? rien, ou à peu près. On leur présente une science aride, sans intérêt; ils assistent à la leçon l'esprit distrait, aussi n'en rapportent-ils guère de science. Ils apprennent ainsi laborieusement en sept ou huit ans, ce qu'ils pourraient beaucoup mieux apprendre en deux ou trois, si on savait les intéresser et leur faire entrevoir un but. Ce n'est pas tout; éloignés de vous pendant toute la journée, ne vous voyans qu'à la dérobée, le matin et le soir, ils apprennent à se passer de vous; ils prennent l'habitude d'autres sociétés, ils choisissent d'autres confidens, et sans même qu'ils s'en doutent leurs affections se tournent vers d'autres objets. Mais je n'aborde ici qu'en tremblant le danger principal de ce genre d'instruction.

L'ennui, le désœuvrement ne tardent pas à ouvrir leurs cœurs à tous les vices. Rassemblés en grand nombre, ils s'excitent les uns les autres; leur imagination travaille, et, à défaut du but que ne leur présentent point leurs prétendues études, elle en prend un vicieux. Leurs

passions fermentent, avancent des désirs, des besoins que la nature ne leur destinait que beaucoup plus tard; ils sont déjà libertins par la pensée; ils le seront bientôt par le fait. Aux heures d'étude, sous les yeux mêmes du maître, ils poursuivent l'objet de leur secrète inquiétude; ils en parlent entr'eux, ils s'instruisent, ils se gâtent. Qui ne sait l'affreuse corruption qui règne dans les colléges? Qui n'en a soi-même subi les terribles conséquences? Plus à plaindre que coupables, les malheureux enfans se précipitent dans un déluge de maux qui se présentaient à eux sous une image perfide de volupté. Ces dangers, déjà si grands pour les externes, sont bien plus imminens encore pour ceux qui, confinés dans les pensions, sont entr'eux dans des rapports continuels. Le piège est inévitable; ils y seront tous pris.

On sait les conséquences désastreuses du vice que je signale : épuisement du corps, anéantissement des facultés intellectuelles, abrutissement moral, voilà ses fruits. Je n'entreprendrai pas d'en dérouler le honteux tableau. L'onanisme, réprouvé par la nature, flétri par des voix plus éloquentes, a été envisagé sous toutes ses faces, et signalé à la surveillance de tous les pères et de tous les instituteurs sans succès pour ces derniers. Comment, en effet, exercer une surveillance exacte sur un grand nombre d'élèves qui s'excitent et s'éclairent mutuellement. Le mal est contagieux; il n'en faut qu'un pour gâter tout le reste. L'onanisme est la peste des collége, établissemens *risibles*, a dit *Rousseau*, si on les examine sous le rapport de la science; j'ajouterai désastreux, si la morale et la santé doivent être comptées pour quelque chose.

Je ne crois pas être allé au-delà de la vérité dans le rapide tableau que je viens de tracer; il est, au contraire, bien des hontes et des profanations que j'ai passées sous silence. Il me suffisait de faire entrevoir ici les dangers du collége, dangers ou trop peu connus, ou envisagés avec une insouciance coupable.

Toutes ces considérations s'appliquent rigoureusement à l'éducation de la jeune fille. C'est sous les yeux de sa mère, c'est sous le toît

paternel, qu'elle doit se former par l'exemple à la pratique de toutes les vertus domestiques. C'est par une douce habitude, contractée dès l'enfance, qu'elle pourra acquérir sur ce point des principes invariables. C'est moins par des préceptes que par des exemples que la vertu se grave dans les cœurs. « Pour aimer la vie paisible et domesti-
« que, dit *Rousseau*, il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance.
« Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend le goût de sa
« propre maison, et toute femme que sa mère n'aura point élevée
« n'aimera point élever ses enfans. »

Pourquoi donc priver la jeune fille des exemples et des sages conseils qu'elle trouvera sans cesse auprès d'une mère vertueuse? Pourquoi aller chercher à grands frais dans une pension une éducation bien inférieure à celle qu'elle recevrait chez elle? Elle y prend le goût des frivolités, le désir du monde, par cela même qu'elle en est privée, et que son imagination le lui peint sous les plus brillantes couleurs.

Quant à l'instruction, aux talens d'agrément, je suis bien loin de les regarder comme superflus ; la jeune fille, déjà ornée de toutes les graces naturelles, en sera mille fois plus belle et plus aimable; ils ressèrent les liens de la vie domestique, ils sont la source de ces doux épanchemens qui en font le bonheur, Ce n'est pas suffisant pour une femme d'être bonne mère, d'être entendue dans son ménage, il faut encore par ses agrémens personnels qu'elle sache faire chérir la vie privée à celui qui doit la partager avec elle. Nous ne sommes plus au temps où l'on croyait avoir tout fait, lorsque la jeune fille, parvenue à l'âge où l'on songe d'ordinaire à la marier, connaissait tous les petits ouvrages manuels de son sexe, et tout ce qui constitue une bonne femme de ménage. Ces qualités sont bien précieuses, elles sont essentielles et doivent être cultivées avec beaucoup de soin; mais sont-elles les seules qu'ils conviennent de favoriser? Pour qu'un homme aime son intérieur, il faut qu'il y soit attiré par penchant et non par devoir; il faut qu'il trouve dans sa compagne un esprit orné, une élévation, une indépendance de sentimens en rapport avec les siens, ce tact in-

tellectuel si délicieux, si puissant, gage certain d'une union heureuse et toujours chérie.

Mais croit-on bonnement que cette éducation ne puisse s'acquérir que dans les pensions? Oh! je suis bien loin de le penser. Il en est des jeunes filles comme des jeunes garçons; elles apprennent l'histoire, la géographie, les langues, comme elles apprendraient tout autre chose, sans réfléchir, sans penser. C'est pour elle un acte de mémoire; elles ne voient rien au-delà, que le plaisir d'être débarrassées de leur leçon. Est-ce que toutes ces choses ne leur seraient pas enseignées avec autant de patience, et partant plus de fruit, dans leur propre maison? Est-ce qu'un père, une mère pourraient être pour leur fille de mauvais professeurs? Est-ce que, à défaut de savoir suffisant, ou de temps, cette éducation ne se ferait pas beaucoup mieux sous leurs yeux par des professeurs particuliers? Les exemples se présenteraient en foule pour prouver l'excellence de cette méthode, s'il était permis de fouiller dans les vies privées, et de les révéler au grand jour.

Je m'arrête ici; ma tâche est remplie, je crois, aussi complètement que me l'ont permis et mes moyens et le cadre resserré dans lequel je devais me renfermer; mais avant de terminer, je dois prévenir un reproche qui pourrait m'être adressé, celui d'avoir abordé un point d'éducation morale et intellectuelle étranger à mon sujet et au but de cette dissertation. A cela je répondrai que, parlant de l'enfance, rien de tout ce qui s'y rapporte ne m'était étranger. Il est vrai que mon but spécial, celui enfin que j'ai annoncé, était surtout de m'occuper des moyens de favoriser le développement normal et régulier de l'organisme; mais est-ce ma faute si notre constitution morale est tellement liée à notre constitution physique, et réciproquement, que l'on ne puisse modifier l'une sans que l'autre n'en éprouve aussitôt une influence bonne ou fâcheuse! Des organes sains et bien développés sont le gage le plus certain d'une intelligence heureuse et bien réglée; de même, la direction bien entendue de cette même intelligence a, sur la conservation et même le réta-

blissement de la santé de nos organes, une action toute puissante et feconde en applications pour la médecine. Pendant le cours de cette dissertation, j'ai vivement senti la difficulté qu'on s'impose en séparant ainsi deux choses si intimement unies. Cependant je suis resté fidèle à mon plan, en écartant de la discussion tout ce qui n'y avait pas trait direct. Les réflexions sur l'éducation des colléges, par lesquelles je termine, sont d'une gravité, d'une importance telle, que les taire eût été dans ma pensée une omission blâmable.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 6.

III.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

IV.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

V.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. *Sect.* 2, *aph.* 4.

VI.

Qui naturâ sunt valdè crassi magis subitò moriuntur quam graciles. *Sect.* 2, *aph.* 44.

VII.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos ; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

VIII.

In ætatibus autem alia eveniunt. Parvis quidem et recens natis pueris aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Ibid.*, *aph.* 24.

IX.

Ad dentitionem verò accedentibus gengivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia; et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent. *Ibid.*, *aph.* 25.

X.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

XI.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium, malum. *Ibid*, *aph.* 14.